

Défi 6 Philippe. BOTELLA

Josiane.

– Vous savez, Monsieur le Commissaire, ces deux-là, avant, ils étaient unis comme les doigts de la main. On aurait dit des frères. Plus, des jumeaux. Mais c'était avant. Quand je vois leurs corps, là, sans vie, et si amoiché, je me dis qu'ils ont dû se battre comme des lions affamés. Affamés de sang car excités d'amour. Et de l'amour, parfois, naît la haine. Eros, et Tanatos dans le même lit !

Ils ont répondu à leur instinct. Eux qui avaient tant partagé ! Mais regardez-moi ces visages. Tellement tuméfiés. Qui aurait pu le penser, lorsqu'ils partageaient leur joie de vivre ! On eut dit de ces amoureux qui regardaient toujours dans la même direction. Mais à trop regarder ainsi, on voit les mêmes choses, les mêmes personnes, viennent les mêmes sentiments...

Et quand Josiane entra dans leurs champs de vision, ils eurent tous les deux les yeux de Chimène pour elle. Dès lors, ils auraient dû sentir le vent tourner et regarder ailleurs. Ils ne l'ont pas fait.

Dès qu'ils la quittaient des yeux, c'était pour se regarder en chien de faïence. C'est féroce, un chien. Et c'est fragile, une faïence.

– Vous vous en étiez rendu compte et étiez leur ami. Vous n'avez pas essayé d'éteindre la mèche ?

– Oh que si ! J'ai essayé, discrètement, de leur toucher un mot. Séparément, bien sûr, mais allez donc parler à des sourds qui ne veulent rien entendre ! J'ai même organisé une virée entre adultes, histoire de leur faire passer le goût. Mais bernicle, aucun succès. Soirée plus que morose . Le cœur n'y était pas. Par contre, les regards assassins fusèrent. À faire peur.

– Bref, votre soirée cigarettes, whiskies et petites pépées est tombée à l'eau...

– Plus qu'à l'eau. Et le pire, c'est qu'ils avaient encore une fois choisi la même petite ! Elle, ça la dérangeait pas

– Oui. Et c'est elle qui nous a téléphoné, affolée, en pleurant de peur

ou d'horreur.

– Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que c'est la sœur de Josiane.

Défi 6. Importante apparence

Ce matin, je m'éveille, mais c'est bizarre, au lieu d'écouter, de m'imprégner comme d'habitude, de l'espace, du temps, des bruits, du silence, pour deviner l'heure, immédiatement, je ressens un trouble inconnu, angoissant comme si *le vent avait tourné*.

Quelque chose avait changé, pire, tout avait bougé, rien n'était pareil.

J'aime la surprise, l'originalité, je suis une insatiable curieuse, mais là, ce que j'éprouve me dérange, les battements de mon cœur tressautent, déraillent presque.

Mon corps, mon corps, je le touche, je le palpe, suis-je encore une femme. Suis-je toujours un peu vieille. Comme tout est différent, avoir retrouvé la fermeté de ma jeunesse ne m'aurait pas contrariée. Mon visage est-il le même, avec ses rides minuscules qui serpentent partout et se plaisent tellement ici qu'elles creusent des sillons pour s'y installer à jamais.

Je souris de moi-même à ces pensées, peut-être serait-il judicieux d'en *toucher un mot à quelqu'un*, de cette difficulté à appréhender le temps qui file, si j'osais je me conseillerais bien, un psy. Accepter le vieillissement, les rides, l'affaissement, la lourdeur insidieuse, la libido qui se fait la malle. J'ajoute les paupières qui pendouillent, les lunettes qui sabotent mes yeux que certains trouvaient si beaux. Allez, tu peux le dire, frime un peu, beaucoup avaient eu *des yeux de Chimène* pour tes yeux verts et entre nous, pas seulement pour ton regard... Je ris. Joueuse ce matin ? Je devrais flipper, et voilà que je m'amuse.

Perplexité, toujours moi, mon enveloppe corporelle finalement intacte.

Le lieu, mais bien sûr, c'est là où je vis, "mon endroit" qui a muté, ce n'est pas ma chambre, pas mon lit, rien ne ressemble à avant.

Où suis-je, j'écarquille les yeux, encore beaux, malgré les malgré. Et voilà, je recommence avec l'obsession du corps ou plutôt de l'apparence. Ce monde impitoyable décidément me poursuit, cela aurait été chouette de m'en balancer ici, de mon allure, ma silhouette, mes lunettes, mes rides et ma cellulite.

Ça suffit maintenant de te *regarder en chien de faïence*, déplace l'attention, change l'angle de vue. Cesse donc de t'appesantir sur toi-même et de rester scotchée, figée, engluée, ensevelie dans cette obsession.

Ailleurs, je me retrouve ailleurs, dans un endroit inimaginable, inénarrable. Je ne possède pas les mots pour raconter cette contrée. Solitude et silence.

J'ai compris, je suis morte ! C'est malin, si j'avais su, je me serais *fait passer le goût* du paraître bien plus vite et j'aurais cultivé ma gourmandise et ma vieillesse avec délice.

La flaque

- « Gomez, viens ici, Je vais te faire passer le goût de gifler un vieillard, moi, tu rigoles ou quoi ? Papa ne tient plus sur ses jambes !
- Rodrigue, écoute ...Diego a beau être ton père, c'est un vieux con qui mouille dans tous les trafics, c' est une vraie tête de lard, jaloux comme un pou, un caractère de cochon. Il m'a insulté, m'a giflé parce-que je lui ai piqué son réseau de petites frappes !
Fais pas ça Rodrigue, tu kiffes ma fille Chimène, tu n' as d' yeux que pour elle ; elle t'en voudra à mort si tu me dézingues ! »

Rodrigue et son beau- père se regardèrent en chiens de faïence...cela dura une éternité, puis...

De son côté, Chimène n'en peut plus, elle attend son mec depuis des plombes, ce n' est pas le genre de Rodrigue de ne pas prévenir ! Elle tourne en rond, elle se ronge les ongles jusqu'à la peau. D'autant que Rodrigue était à cran ce matin en partant, elle n' a pas compris...

Elle l' appelle sur son portable pour la quinzième fois, ça ne sonne même plus. Elle tente le numéro de Gomez son beau-père...pareil, pas de tonalité.

Chimène décide alors d'en toucher un mot à Sancho, son pote qui bosse chez les flics. Elle sait bien qu'il en pince pour elle, et que ça va encore être l'occasion pour lui de tenter de la pécho...mais tant pis, la priorité, c'est son mec à elle. Elle sent le vent tourner, Rodrigue ne revient pas, il ne répond pas, c' est un sanguin, elle imagine le pire !

Un quart d'heure plus tard, Chimène et son transi de Sancho arrivent chez le beau-père, trop tard !

Les deux hommes de sa vie baignent dans une flaque de sang.

KARINE

Le mardi six décembre 2022, l'agent funéraire Bastian qui procédait à l'ouverture du cercueil pour l'exhumation constata qu'il était vide. Tout comme les deux précédents. Cela avait commencé une semaine auparavant: la tempête avait libéré des trombes d'eau en quelques heures, laissant le village dévasté, mais rien ne laissait présager que le petit cimetière aux trois cents et quelques tombes puisse se vider dans la rivière.

Le garde-champêtre chef Adam Prieur **en toucha un mot** à ses confrères qui procédèrent au recensement des cercueils et sondèrent la rivière à la recherche de restes humains. Certains riverains signalaient d'ailleurs leur présence dans un jardin, d'autres avaient reconnu un voisin ou un parent voguer sous leur fenêtre. Très vite, Prieur s'était aperçu que la plupart des cercueils ne comportait pas de plaque permettant d'identifier le défunt, ce qui empêchait toute nouvelle inhumation. Et l'état des corps retrouvés excluait souvent toute certitude, sans parler des ossements pour lesquels la fosse commune serait probablement la dernière demeure.

A ces éléments inattendus, s'ajoutait la découverte que certains cercueils, manifestement récents, présentaient un couvercle fracturé de façon identique, sans lien possible avec le déluge. Ceux-là étaient restés dans leur cavité mais la terre encore meuble s'était effondrée partiellement de part et d'autre. Ensuite, l'agent funéraire Bastian, diligenté par le maire, avait confirmé non sans effroi leurs doutes. Il s'agissait maintenant de prévenir les familles des trois corps disparus.

Valère ne s'en remettait pas. Ils avaient eu beau se préparer ensemble, l'absence de l'un emportait l'autre. Un couvert sans vis-à-vis, des pensées privées de débat, le regard qui cherche la place de l'aimée, le silence en écho. Autour de lui, tout le ramenait à sa nouvelle solitude. Même aux bruits, il manquait ce petit quelque chose de familier qui rendait la routine paisible. **Quand on a les yeux de Chimène pour quelqu'un** pendant plusieurs décennies, l'absence devient torture.

L'odeur encore prégnante de sa femme évinçait parfois la douleur, il s'attendait tellement à la voir débouler de la cuisine avec ses confiseries, évoquer les bons mots de ses élèves ou appeler le chat en roucoulant. Il fallait à tout prix préserver le souvenir de ses traits, et de son allure. Heureusement, Valère avait réalisé plusieurs enregistrements de sa voix, il lui suffirait alors de presser le bouton pour s'imaginer reprendre la course du temps.

Effaré devant le chantier qui se présentait à lui, Enguerrand, le boucher du village, pestait à voix haute contre la boue, le sous-sol noyé, la fermeture de son atelier, la rivière sans barrage et l'impuissance des politiques. Dès qu'il aperçut le garde-champêtre, sa mauvaise humeur prit le rythme de croisière d'un pilon dans son mortier. En d'autres circonstances, Prieur qui n'appréciait guère le franc parler du bonhomme **lui aurait fait** volontiers **passer le goût du discours**. Les deux hommes **se regardaient** maintenant **en chien de faïence**. Prieur invita le boucher à suspendre sa litanie. Ce dernier, les bras pliés sur les hanches, avait encore la respiration courte. Quand le policier lui apprit que sa mère bien-aimée ne reposait plus dans son cercueil, il eut l'intime conviction que l'homme était parfaitement au courant.

Le jeune Bastian, dont le véhicule avait échappé aux inondations, fut réquisitionné par le garde-champêtre pour les autres visites. La vieille Jeep s'acquitta de toutes les défaillances du terrain rendu accidenté et boueux avant de déposer Prieur. Ce dernier connaissait depuis toujours Alain, le septuagénaire passionné de cyclisme. Affable et généreux, il devait à son passé d'homme de loi d'être fréquemment consulté. Il avait accueilli voilà des années sa sœur Marie lorsqu'elle avait renoncé à toute nouvelle alliance après son divorce. Ensemble, ils recréaient en quelque sorte le cocon de leur enfance, simple et sans nuage. Jusqu'au terrible drame qui avait ôté la vie à la fille unique de Marie.

Le garde-champêtre s'entretint avec l'oncle de la jeune disparue. Il eut raison de moins craindre les réactions d'un homme dont le métier avait certainement policé les émotions. Ce ne serait pas le cas de sa sœur dont il sut plus tard qu'à l'annonce de la disparition du corps de sa fille, elle avait perdu connaissance.

Prieur regagna le véhicule de l'agent funéraire. Tout à son débat intérieur, il n'en toucha mot à son voisin. Ce dernier, apparemment troublé par les événements, en oubliait d'éviter les ornières. Au bout de quelques instants, le véhicule s'immobilisa. Ils étaient parvenus à proximité du domicile de la dernière victime.

Magdalena était une femme robuste. Elle accueillit son visiteur d'une poignée de main ferme. Elle prit le temps de montrer les reliefs sinistrés, les meubles trop lourds qu'elle n'avait pu monter à l'étage, les albums sauvés. Puis lui servit sa liqueur au citron faite maison et le garde-champêtre n'eut pas le cœur de rappeler qu'il était en service. De toute évidence, la femme devait associer cette visite au constat des dommages. Le verbe facile, elle évoqua naturellement son petit Luca. Raconta comment il avait quitté la vie, sans bruit, dans son sommeil. Prieur se sentit soudain trop vieux pour porter les mauvaises nouvelles. Magdalena accusa le coup, silencieusement, tandis que son regard voyageait au loin.

L'agent Bastian avait dû repartir, ce qui convenait tout à fait au garde-champêtre plus accoutumé à la marche. Tout en regagnant la mairie, il s'avisait des nuisances commises par la crue auprès des riverains. Bien apprécié, il devait faire montre de diplomatie pour refuser ici de porter du mobilier trempé, de déblayer un garage, ou de partager un verre parce « que quitte à se noyer dans le chagrin, autant le faire avec une cervoise bien fraîche! »

Il ne s'étonna pas de constater que tout le village semblait informé des ravages commis dans le cimetière communal. C'était la particularité des petites agglomérations, les langues marchaient plus vite que la presse à imprimer. Une question pourtant taraudait les esprits. Comment, avec toutes ces inondations, allait-on procéder à l'inhumation de la femme de l'écrivain prévue le lendemain?

Le temps de réunir informations, données et hypothèses dans ses locaux, Prieur s'enhardit à réquisitionner une jument au centre équestre. La ballade s'étendrait sur plusieurs kilomètres de panorama si toutefois les sentiers s'avéraient fiables. Quand il eut la propriété en vue, il s'étonna de la trouver si parfaitement adossée à la colline. On avait dû édifier les murs à flanc de roche, comme si l'on avait chantourné la molasse pour créer le bâtiment, ce qui donnait indubitablement un effet trompe-l'œil. Prieur ne se rappela pas avoir vu plus d'une fois ou deux l'écrivain. Puis il chercha une branche solide pour attacher son cheval et sonna à l'interphone du portail. Une voix manifestement irritée lui proposa de remettre cette visite au lendemain. Tout en s'excusant de son passage inopiné, le policier pressa son interlocuteur d'obtempérer.

Une bien belle cour pour une non moins belle maison, admira Prieur. Deux véhicules se tenaient sous l'abri, et il reconnut aussitôt la Jeep du jeune Bastian garée à l'écart. Valère introduisit son visiteur, sa contrariété visiblement dissipée. Après avoir présenté ses condoléances, le garde-champêtre fit part des dégradations subies au cimetière désormais fermé, ce qui privait l'épouse de l'écrivain d'une sépulture immédiate. D'emblée, il proposa de transférer le corps dans un autre cimetière. C'était du provisoire, à moins que le veuf ne souhaite en faire sa concession définitive.

Après un long silence, Valère expliqua qu'il veillait toujours son épouse depuis son décès. «Voyez-vous, nous savions depuis quelques années que Romi était condamnée. Et si évidemment, nous ne pouvions pas éviter l'échéance, il y avait deux choses sur lesquelles il restait possible d'intervenir. La séparation définitive et sa peur de l'obscurité. Pour tout dire, mon épouse est indonésienne. Plus exactement du pays Toraja, où la mort fait partie intégrante de la vie».

Prieur fronça le regard, il **sentit le vent tourner**. D'autant que l'écrivain détachait les mots comme s'ils lui coûtaient.

«Alors, nous avons eu l'idée de rénover cette maison troglodytique. La pierre est tendre, on peut y creuser à moindre effort. Bien sûr, je n'ignore pas qu'il y a des choses que la morale et la loi réprouvent, mais nous avons tous agi en notre âme et conscience d'hommes libres.»

Des bruits de pas accompagnèrent ses derniers mots. Prieur vit d'abord Magdalena, suivie d'Alain et Marie, les yeux rougis. Il se rappela les véhicules dans la cour, se surprit à penser que l'époque avait amené quelque chose de bon avec ces initiatives de covoiturage. Mais il s'étonna davantage de la présence du boucher, étonnamment calme.

La voix reprit.

– Nous nous sommes mariés dans le pays de ma femme. Leurs croyances sont profondes, j'avoue m'être raccroché à toutes les branches pour ne pas sombrer. C'est leur modèle finalement qui a vaincu mes peurs. D'autant que c'était le vœu de Romi. Nous avons ramené un jeune Toraja qui souhaitait vivre en France. Plutôt que le corps de mon épouse soit rapatrié là-bas, nous avons choisi de le faire embaumer puis enclaver ici. Les cercueils sont remisés dans des cavités ouvertes creusées sur les murs de la grotte.

– Quand elle a perdu sa fille, poursuivit le cycliste, j'ai bien cru que ma sœur perdait aussi la raison. C'est moi qui me suis occupé de régulariser les papiers du jeune Bastian. J'ai compris plus tard ses motivations, on a pu en discuter ouvertement, alors j'en ai profité pour solliciter notre hôte.

– Mon petit n'avait que quelques mois. Je n'ai pas pu prendre le temps de bien le connaître, vînt compléter Magdalena. J'ai besoin d'un sursis.

– Moi, c'est le Bastian qui m'en a parlé, renchérit Enguerrand. Quand il a vu combien j'étais malheureux d'être séparé de ma mère, il m'a gentiment proposé de la transférer ici. C'est plus commode qu'à la boucherie. Jamais personne n'aurait été au courant, s'il n'y avait pas eu ce maudit désastre au cimetière.

A tour de rôle, ils se libéraient enfin. Soulagés par la promesse de retrouvailles, à l'instar des Toraja qui exhument périodiquement leurs morts, leur parlent et ainsi maintiennent ce lien physique entre la vie et l'après. Tout cela rendu possible grâce aux soins de conservation prodigués par le jeune Toraja Bastian et à la prodigalité d'un écrivain malheureux. Le garde-champêtre se vit recueillir toutes ces confessions, sans les avoir réclamer. Toute cette petite assemblée s'était octroyée des droits que sa fonction censurait. Adam Prieur en avait trop entendu et choisit de les délivrer de sa présence.

Le surlendemain, sur les portes scellées du cimetière, fut placardé le message suivant : « *Suite aux récentes intempéries, l'accès au cimetière est formellement interdit. L'accumulation des eaux a provoqué l'effondrement de nombreuses sépultures. Nous vous rappelons que l'entretien des tombes revient aux personnes détentrices de la concession. Dans un souci d'ordre et de décence, la commune prendra en charge la réfection des parties publiques. En outre, elle respectera les familles qui ne souhaitent pas engager de recherches concernant les cercueils et dépouilles perdus* ». A. Prieur

Myriam

DEFI 6 – SAXOF

On sonne à la porte 285, de la rue Jules Ferry

« Bonjour Monsieur, Nous sommes venus à la demande d'un voisin qui s'étonne des cris et luttent qu'il a entendus »

L'homme s'efface pour laisser entrer les deux inspecteurs. Il ne peut pas faire autrement.

Une femme roulée en boule au pied du buffet, porte ses yeux de Chimène sur son enfant de 6 ans maxi, blotti dans ses bras, qui saigne du nez et a une plaie ouverte sur le front. Il sanglote profondément. Elle le serre contre elle et l'embrasse.

« Que s'est-il passé demande le plus jeune des policiers? »

« Mon fils n'écoute rien, il me répond insolemment »

« Mais encore .. »

« La colère m'a pris alors que j' voulais lui faire passer le goût de désobéir et de répondre »

« Mais monsieur, c'est un enfant que vous devez aider à grandir et non à réprimander par des coups »

L'homme reste silencieux, il sent le vent tourner, regarde sa femme qui est aussi apeurée que l'enfant, mais lance à son mari un oeil noir. Ils se regardent en chien de faïence.

La présence des inspecteurs la rassure. Ceux-ci écoutent ce silence troublant.

« Savez-vous que vos gestes sont répréhensibles..et vont vous obliger à passer devant le juge pour enfants »

Le père baisse la tête, ayant perdu de sa fanfaronnade machiste.

Un des policiers se penchent sur l'enfant et la mère et constate chez les deux, des ecchymoses récentes et des cicatrices plus anciennes.

« Il vous bat aussi ? » la femme tremblante ne répond pas

« Je vais en toucher un mot au juge de la famille, mais en attendant, nous vous emmenons, après que vous ayez soufflé dans cet éthylotest » annonce t'il à l'homme qui semble perdu.

« J' voulais pas leur faire du mal, mais j'ai été élevé à la dure, et mon père me rossait déjà quand j'étais gamin.... »

Les inspecteurs ne répondent pas et constate que l'homme n'avait pas bu.

Ils lui attachent les mains dans le dos en se dirigeant vers la voiture.

« Madame, ne restez pas seule avec votre enfant, demandez à quelqu'un de vous emmener aux urgences pour les points de suture sur le front de votre fils. Je reviendrai vous voir demain »

Un déclenchement, lent, long et difficile, va avoir lieu pour protéger cette mère et son enfant, et une thérapie pour que le père prenne conscience de ses erreurs.

SAXOF

Dans le village, le bruit court que parmi les nouveaux arrivants, il y a une famille très bizarre. Ces gens-là viennent d'acheter le mas près du vieux moulin. Personne ne sait d'où ils viennent. Ils ne parlent à personne. Ils se sont rendus à la mairie pour se faire connaître. Apparemment, ils ont l'intention de créer un atelier de fabrication d'objets en bois. Ils ont inscrit leurs deux enfants à l'école primaire. Les enfants portent toujours des tenues originales très différentes des autres enfants. Ils ont du mal à communiquer. Les plus proches voisins disent qu'ils se regardent en chien de faïence chaque fois qu'ils se rencontrent.

Il est difficile de s'intégrer dans notre village mais à ce point, c'est quand même bizarre. Pourquoi sont-ils donc venus ici s'ils ne font aucun effort d'aller vers les gens ?

Je vais en toucher un mot au secrétaire de mairie. Je suis très impliquée dans la vie de la commune. Je pense que nous pourrions envisager une journée d'accueil des nouveaux arrivants.

Quelques jours plus tard, nous envoyons les invitations. A ma grande surprise, le couple mystérieux accepte.

Le grand jour est arrivé ! La salle des fêtes se remplit au fur et à mesure. Après l'accueil chaleureux du maire, un vin d'honneur est offert.

Pendant le discours du maire, je reste debout et j'observe la salle. Mon regard s'arrête sur le couple mystérieux et quelque chose me dérange mais je ne sais pas quoi. Puis l'heure du vin d'honneur arrive. Tout le monde est content de partager ce moment de convivialité. Des présentations se font et cela permet aux uns et aux autres de créer des liens. Sauf, notre couple mystérieux qui sourit mais reste à l'écart. Je m'avance alors vers eux et entame la conversation. J'essaie de capter des informations mais l'homme reste assez distant. J'insiste et je sens un malaise. Je regarde alors sa femme qui me sourit timidement mais qui ne décroche mot. Je commence à perdre patience et j'ai envie de les envoyer paître. L'homme sent le vent tourner et ni d'une, ni deux me fait comprendre sur un ton solennel qu'ils sont obligés de prendre congé car leurs enfants sont seuls à la maison.

Décidément, je vais mener mon enquête.

—Céline ! Que fais-tu ce soir ?

—Rien, je suis fatiguée, je rentre.

Depuis que je me retrouve seule, Victor me fait la cour. Il ne loupe pas la moindre occasion pour m'inviter au restaurant. Je dois avouer que c'est un bel homme d'une quarantaine d'années, un séducteur né ! Le type complet pour qui toutes les femmes du village ont les yeux de Chimène ! Mais je sors d'une histoire compliquée. J'ai besoin de me reconstruire. Pour l'heure, je veux élucider ce mystère du mas.

J'attends le dimanche après-midi. Quelle chance ! Il fait beau. Je pars à vélo en direction du mas. C'est un endroit isolé. Depuis très longtemps, ce mas n'est plus habité. On raconte plein d'anecdotes concernant ce mas. Au siècle dernier, la propriétaire aurait disparue et on ne l'aurait jamais retrouvée. Le mari fut longtemps accusé puis innocenté, faute de preuves. Les vieilles femmes du village disent que la propriétaire hante encore le mas. Elles disent aussi qu'ils portent malheur et qu'il ne faut pas y mettre les pieds.

Arrivée aux abords du mas, je laisse mon vélo dans un fossé et je continue le chemin trop chaotique pour continuer à vélo. Au bout du chemin, j'aperçois le mas. Je me hisse sur la pointe des pieds pour voir au-dessus du muret quand soudain, l'homme me crie dessus

—Qu'est-ce-que vous voulez ?

—Rien, rien je me balade et je voulais vous dire bonjour. Comme vous venez d'arriver

—Drôle de façon. Dites plutôt que vous êtes curieuse. On n'en a rien à faire de vous tous. Laissez-nous tranquilles ou je vous ferais passer le goût du pain !

Soit cet homme est dérangé, soit il cache quelque chose. Je prends mon courage à deux mains et je l'interpelle

—Je suis venue dans l'intention de prendre contact avec vous. Lors de notre réunion, je vous ai observé et vous étiez très réservés. J'ai pensé que vous n'osiez pas. Vos enfants vont à l'école, ce serait bien qu'ils se fassent des amis

—Ils n'ont pas besoin d'amis. Nous leur apportons tout ce dont ils ont besoin

Je m'aperçois que je n'en tirerai rien et qu'il vaut mieux que je reparte. Mais comme je connais le coin depuis ma plus tendre enfance, je décide de faire semblant de partir. Je m'assure que je ne suis plus dans son champ de vision, je grimpe alors sur la petite colline, descends sur l'autre versant, traverse le ruisseau. Cela me fait faire toute une boucle mais j'arrive enfin sur un dôme qui me permet de voir le mas en contrebas.

Là, dans la cour, il y a une fourgonnette qu'ils chargent sans répit. Sa femme et lui ont changé de tenues. Leurs tenues paraissent d'un autre temps. Je vois les enfants arrivés et une angoisse m'étreint. Les enfants, aussi sont habillés différemment.

Le ciel s'assombrit alors que le soleil brillait, il y a à peine une heure. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Je préfère m'en aller, j'en ai assez vu. Demain, j'irais voir le maire. C'est trop bizarre. Je sais d'avance ce qu'il va me dire

—Tu as trop d'imagination !

En effet, c'est ce que je me suis entendu dire ! Mais j'insiste pour qu'il m'accompagne au mas. Nous partons donc tous les deux. Victor passe à ce moment-là et s'invite aussi.

Arrivés au mas, un silence pesant. La cour vide. Les volets clos, plus de fourgonnette, plus rien. Le maire frappe à la porte. Pas de réponse.

La porte n'est pas fermée à clef. Nous la poussons et nous entrons. Ça sent le renfermé. Les meubles sont recouverts de draps blancs. Des toiles d'araignée retombent des lustres. Dans la cuisine, rien ne montre qu'il y ait eu un quelconque passage

Quel effroi ! Nous nous regardons et tous les trois en même temps, nous nous exclamons

—Seigneur, qu'est-ce que cette histoire ?

—Ce sont des fantômes, ricane Victor

—Arrête tes bêtises, répond le maire. On va faire des recherches et voir s'il n'y a pas un trafic là-dessous, c'est tout.

—Et pourquoi portaient-ils des vêtements d'un autre temps ?

—Ils jouent au théâtre peut-être ? Renchérit Victor

—Tu ne prends jamais rien au sérieux. Lui dis-je, agacée

Au moment de sortir, un courant d'air fait claquer les fenêtres, les volets s'ouvrent, et un frisson nous parcourt le corps à tous.

—Sortons d'ici, ce mas est hanté, je m'écrie effrayée.

Après des jours et des jours de recherche, nul ne fut capable de donner une réponse. Encore maintenant, lorsque j'y pense, j'ai des sueurs froides. Cela devait rester un mystère à jamais et on ne vit jamais plus personne dans ce mas sauf si vous y allez une nuit de pleine lune...

Anne-Marie

LA TOURNÉE DU CHAT NOIR

Commissariat Paris 12eme

8h du matin. Daguerre, le commissaire surnommé le Bouledogue est encore moins avenant que d'habitude. La machine à café est en panne et la petite stagiaire termine aujourd'hui. Qui aurait cru que sous cette grande carcasse battait un petit cœur. On jasait derrière son dos dans les couloirs. Il a pour elle les yeux de Chimène. Ça fait bien rigoler tout le monde à la brigade. Mais pour l'heure, aucune plaisanterie ne fuse. Personne n'a la tête à la gaudriole. C'est pas le jour. Le boss est ombrageux. Ces deux olibrius qu'on vient de lui amener pour interrogatoire, il allait les faire poireauter encore un peu. Cette histoire ne lui disait rien qui vaille. Depuis le temps, il sentait les affaires foireuses. Il n'avait aucune preuve.

Ça faisait un mois que son équipe était sur le gang des black cats. Des agressions en série avec toujours le même signalement. Ils portaient un masque de chat noir. La bande était organisée, rapide. Ils connaissaient bien le quartier. Les petites mémés n'osaient plus sortir de chez elles et bien sûr le standard croulait sous des *Que fait la police ?* La dernière fois, la victime avait fini à l'hosto. Mauvaise chute. Fracture du col du fémur. Depuis, en haut lieu, on lui mettait la pression. Il était sommé de résoudre cette affaire avant que ça ne se termine vraiment mal.

Midi. Daguerre un sandwich mollasson à la main, observe les deux gars qui mijotent en salle d'attente. Ici, la salle porte bien son nom. Faire monter la pression c'est la technique de la maison. Il se marre. Ce matin, la conversation avait l'air animée entre eux. Depuis une heure, ils se regardent en chien de faïence. Le plus grand à un regard haineux. Il va demander à la petite d'assister à l'interrogatoire. Ça lui permettra de faire son show histoire de l'impressionner un peu. *Ce sandwich est vraiment dégueulasse. Ça nourrit pas son homme en plus. C'est un truc à vous faire passer le goût du pain. Ah ! Ah ! Très drôle pour un flic quand on sait ce que cette expression veut dire dans le milieu.* Son humour douteux ne faisait rire que lui et pourtant il en abusait. Ça le détendait.

13h. Entrée en matière.

Les deux gars sont face à lui dans son bureau.

- Bon, assez perdu de temps comme ça. Nom, prénom profession.
- Moreau Jules, artiste.
- Artiste ? C'est une profession, ça ? Daguerre éclate de rire. Je dirais plutôt que les artistes sont les parasites de la société.

À ces mots, le plus grand se lève et balance sa chaise.

- Oh mais il va se calmer, l'artiste ! C'est susceptible ces bêtes là ! J'veis te coller au gnouf ça va pas faire un pli.
Nom, prénom, profession demande Daguerre en haussant le ton.
- Secators, Jim, artiste.
- Jules et Jim et bien vous faites la paire tous les deux ! Quel beau couple ! Il ne manque plus que Catherine. Daguerre se sentait en verve devant la petite, il voulait lui faire sentir qu'il avait de la culture. Référence à ce film culte.

Trêve de plaisanterie, maintenant vous allez m'expliquer pourquoi vous agressez les petites vieilles.

... Silence radio

➤ Pardon, j'veus ai pas bien entendu.

...

- Très bien, vous le prenez comme ça. Au trou ! dit-il en tapant du poing sur la table. Daguerre se tourne vers la petite et lui demande d'aller chercher du renfort.
- Mais on a rien fait ! C'est le grand nerveux qui vient de parler.
- Attends, grand, je vais en toucher deux mots à mon cheval pour lui demander ce qu'il en pense. Vous vous fichez de moi ! Daguerre hurle. On vous a reconnus, on a des témoins. Emmenez les !
- Je vais vous expliquer. Sentant le vent tourner, Jules Moreau ouvrait enfin la bouche. Son copain Jim lui balançait un regard à faire froid dans le dos. Avoir des yeux revolver ça devait être ça.
- Je t'écoute mon garçon.
- On est des artistes fauchés et pour survivre on pique un peu c'est vrai.
- Et bien voilà, on avance ! Et cet accoutrement ridicule, ce masque ça veut dire quelque chose ?
- Bin ouais. C'est rapport au cabaret du Chat Noir à Montmartre. Les artistes qui s'y retrouvaient étaient sûrement plus heureux que nous à cette époque.
- Putain, ouais. Ils trouvaient des soutiens eux, pas comme nous, lâche Jim rageusement. La société sans art, c'est une société perdue. J'affirme que l'art est indispensable pour vivre en homme libre et éclairé. L'artiste est là pour déranger, remettre en question, faire voir et entendre le monde dans lequel on vit. Il stimule les émotions intimes de ceux qui le reçoivent. Il éveille les esprits et élève les âmes. C'est pas des gens comme vous qui allez changer le monde. Nous, si. Peut-être. Jim avait lâché tout ce qu'il avait sur le cœur comme ça d'une traite. *Plus rien à foutre maintenant que l'autre nous a balancés pensait il.* Jules boosté par cette tirade renchérit.
- C'est vrai. C'est pas le fric qui rend libre. C'est une fausse illusion. Les gens sont complètement abrutis par leur rythme de vie. Ils ne voient même plus les maux de la société. Nous, on les dénonce. C'est un boulot autrement plus difficile que d'être un p'tit fonctionnaire. Seulement voilà, on est rien à vos yeux et on crève la dalle.

Daguerre applaudit avec un air ironique.

- Gardez ça au chaud pour votre défense. Pas sûr que le juge y soit sensible mais vous pouvez toujours essayer. Bien. On va récapituler. Vous signez votre déposition et vous pouvez partir. Rendez-vous au Tribunal les gars.

Daguerre souriait, fait exceptionnel. Affaire rondement menée. Dossier classé.

Il était d'autant plus heureux que la petite avait accepté son invitation à dîner.

Défi n°6: *Ecrire une nouvelle policière en intégrant cinq expressions différentes.*

Une journée de folie

- Bon alors ? Tu avances ?
- Vous êtes sûrs que c'est prudent ?
- Oui, oui, dépêches toi ! et pas de bruit !
- Fais ci, fais ça. Pssf !

Tout le monde l'avait prévenu. Dès le matin, la journée démarrait très mal. Il l'avait senti. Lui était novice, l'autre était de la vieille école. Ils ne pouvaient que **se voir en chien de faïence**. Même le chef l'avait pressenti. Et la journée n'était pas terminée.

Quelques heures plus tôt.

- Alors vous... Vous êtes avec.....Murdoch. Aie.
- Qu'y a-t-il ? demande le petit bleu
- Disons que... Le chef se lève et ouvre grand les bras. Bienvenue chez nous ! ajoute-t-il avec un grand sourire (un peu crispé quand même)

L'affaire était pourtant simple. Un vol de bicyclettes au collège, dans un village de moins de 2000 habitants. Mais avec Murdoch, cette histoire se ferait à la John Wayne. Fan de cet acteur, il se prenait pour le shérif du coin. Il se voyait attraper déjà les voleurs avec un lasso comme John Wayne dans le film Hatari.

Après une matinée à poser des questions dans plusieurs coins, nous avons compris que les coupables n'étaient qu'un groupe d'enfants de 14 ans. Ils voulaient faire une blague, mettre un peu d'animation dans ce village trop tranquille. Murdoch ne voulait rien entendre. Nous nous sommes donc retrouvés dans un vieux tunnel, partant du collège. Le chemin que les enfants ont emprunté à la hâte, juste avant que nous les interrogiions, selon lui. Nous étions à leur poursuite. Murdoch, devant, se comportait comme un vieux cowboy. A l'arrière, j'en avais marre de l'entendre. Je n'avais qu'une envie, **lui faire passer le goût de ces imitations de cowboys pourries**. Nous avions l'air ridicules. Je **voulais que le vent tourne**, et pas seulement sentir ses odeurs d'eau croupie et d'égout qui n'en finissaient point.

Je m'imaginai déjà la fin de cette histoire. Nous sortons du tunnel, Murdoch attrape le groupe avec son lasso. Les journalistes s'affolent. On lirait le lendemain qu'un nouveau shérif est en ville. Il répond au nom de Murdoch, imparable avec son lasso.

Autre issue possible. Nous sortons du tunnel. L'équipe nous informe que les jeunes ont été interpellés depuis longtemps et les bicyclettes restituées.

Peu importe l'issue. Il me tardait de la voir.

- Allez grouille ! On les perd !

Je préférerais ne rien dire. Après tout, comment pourrions-nous les perdre ? Nous ne les voyions déjà plu depuis longtemps. Nous n'étions même pas sûres qu'ils se trouvent toujours dans ce tunnel, ou qu'ils y aient déjà été.

Aucune trace ne permettait d'hypothèses dans un sens ou dans l'autre.

Dans ce tunnel humide, grouillant de bestioles couinant dans toutes directions, je n'en voyais plus la fin.

- Ça y est ! je les tiens !

Un soulagement me submergea

- Grrr, Saleté de rat !

Murdoch fouettait son lasso au sol, sans toucher le moindre rat.

- Pitié. Au secours, sortez-moi de là. Pensais-je.

Je ne voulais qu'une seule chose. Retourner voir le chef et **lui en toucher un mot** sur cette collaboration.

Enfin, une lumière éclaire le sol. Nous pouvions sortir. Toute l'équipe nous attendait à la surface. Certains étaient prêts à éclater de rire. D'autres moins.

- Que faisiez-vous là-dedans Murdoch ? Le chef devenait rouge.
- Nous étions à la poursuite des voleurs, patron. Nous ne les avons pas arrêtés, mais nous les aurons ! affirme Murdoch avec confiance et conviction.
- Ils sont déjà rendus les vélos, imbécile ! hurla le chef.

Les collègues éclatèrent de rire. Quelle honte pour Murdoch et moi. Pour la première fois de la journée, j'avais de la peine pour lui.

Le seul point positif de la journée, c'était Irène. Secrétaire du parton depuis trois ans, elle n'était guère plus vieille que moi. Magnifique dans son tailleur bleu et son léger chemisier qui caressait son corsage, j'étais envouté. De retour chez moi, ma mère ne me demanda même pas comment c'était passé ma première journée. Elle me sourit et dit :

- Toi, tu as les yeux de Chimène.
- Quoi ?

Elle sourit de nouveau et repris son ouvrage. J'ignorais ce qu'elle voulait dire.

Le lendemain, les journaux parlaient déjà de notre chasse aux rats dans les tunnels et des bicyclettes. Le village discutait plus de notre escapade dans les tunnels que de l'affaire. Arrivé aux bureaux de la police, j'aperçoit Irène, mon bonheur de la journée. Toujours si belle dans ses tailleurs. Saluant les collègues, ils me disaient la même chose que ma mère la veille. J'aperçus Murdoch, le journal à la main. Je le salue. Il répondit avec peu d'enthousiasme. Je pris mon courage à deux mains.

- Murdoch, ça veut dire **avoir les yeux de Chimène pour quelqu'un** ?
- Tu es amoureux, idiot !

J.R. (06.12.2022)

Défi du jour 6 : écrire une nouvelle dans le genre policier au sens large du terme (enquête, thriller psychologique, social, noir, historique)

Les participants devront intégrer dans leur texte toutes les expressions suivantes :

1. se regarder en chien de faïence
2. avoir les yeux de Chimène pour quelqu'un
3. sentir le vent tourner
4. en toucher un mot à quelqu'un
5. faire passer le goût de quelque chose à quelqu'un

Zut, on l'a encore perdue. Mais où a-t-elle bien pu passer. ? Pourtant nous l'avions presque. L'adjudant-chef, petit vieux bedonnant, bientôt à la retraite, n'en finit plus de pester contre nous.

-« Bandes de bons à rien ! Mais ce n'est pas possible des incapables pareils. Je vais vous faire passer le goût de la pause-café et de l'apéro entre copains après le travail. »

Silencieux, l'échine courbée nous encaissions une fois de plus la tirade assassine de notre supérieur. Il faut dire que nous étions sur le coup depuis des années et j'avoue plutôt efficaces au début avec notre brigade.

Mais A. s'en est mêlé. A. c'est la bête noire du patron. Un sale type, un vrai, un pro. Il efface ses traces comme personne, se tapit dans l'ombre, patiente et attaque lorsque personne ne s'y attend.

Il s'est entiché de la favorite du boss et s'en empare dès qu'il le peut. Plusieurs fois le chef et lui se sont retrouvés face à face et se sont regardés en chien de faïence. Leurs égos se tenant tête tels le taureau et le torero dans l'arène.

La belle a bien essayé de lutter au début. Plus d'une fois elle a réussi à s'échapper et à retrouver l'adjudant, mais à chaque fois la détermination de A. s'est renforcée. Son charisme enivrant happait sa proie et elle semblait, au fil des ans, opposer de moins en moins de résistance.

C'était donc la guerre ouverte. Pas un jour ne passait sans que l'on soit sur le front : les uns fouillaient les tonnes de datas enregistrées, les autres allaient sur le terrain, questionnaient, recoupaient les éléments, analysaient, suivaient des pistes, ... Au début, nous la retrouvions toujours. Nous étions vifs, clairvoyants et A. avait des manières grossières.

Il y a moins d'un an j'ai senti le vent tourner. Comme les mauvaises herbes envahissent inexorablement les ruines d'une maison, les rôles s'étaient inversés. Malgré les renforts de nouvelles recrues, l'équipe s'affaiblissait. Le cœur n'y était plus. J'avais essayé d'en toucher un mot à l'adjudant-chef afin de trouver du support ailleurs. Peut-être qu'avec de nouvelles approches, une nouvelle vision de la situation, tout pourrait être différent. Mais non, le patron s'obstinait. C'est qu'il avait sa fierté le p'tit vieux. Depuis toujours il avait les yeux de Chimène pour sa bien-aimée et ne pouvait concevoir la vie sans elle.

Un matin de janvier, alors que je prenais mon service au centre de contrôle, je le vis :
Notre chef, immobile, petit, rabougri, affaibli, les yeux ailleurs,
Sa belle, sa mémoire pour toujours envolée, A. Alzheimer avait gagné.

Joséphine Vernon-Leguédéc

Défi 6

de Lucie Korti

Rémy au commissariat

— Explique-moi pourquoi tu as eu besoin de tuer ces vieilles dames, Rémy ?

Le commissaire de police et le jeune assassin **se regardaient en chien de faïence** pendant l'interrogatoire.

— C'est arrivé par hasard ! lance Rémy, les yeux fatigués et la tignasse rousse sale et grasse.

— Par hasard, c'est arrivé par hasard ! Ne te fiche pas de moi ! Voilà ce que je crois, moi, Rémy, il n'y a aucun hasard là-dedans. Ces trois femmes, tu les a épiées, tu les as suivies jusque chez elles, discrètement, tu savais parfaitement qu'elles vivaient seules, et tu les as volées ! Mais pourquoi les avoir tuées, dis-moi, hein, explique-moi ! Tout ça pour quelques euros ! Je ne comprends pas...

— La première, je ne voulais pas la tuer, je l'aimais bien Raymonde. C'était ma voisine. Elle était toujours gentille avec moi quand je la croisais dans l'immeuble. Je voulais juste lui emprunter deux ou trois billets, mais quand je lui ai demandé, elle m'a répondu qu'elle devait **en toucher deux mots** à sa tutelle. Je suis pas idiot, j'ai **sentí le vent tourner**, et j'ai vite compris qu'elle ne me donnerait rien.

Alors, je lui arraché son porte-monnaie des mains. Mais elle s'est mise à crier l'andouille. J'ai juste voulu la faire taire. J'ai collé ma main sur sa bouche, mais elle m'a mordu. Alors, j'ai attrapé son foulard, et je l'ai étranglée avec. J'ai serré, serré, serré, jusqu'à ce qu'elle devienne toute molle, et qu'elle tombe. Chez elle, c'était super propre !

— Qu'est ce que tu as ressenti ?

— J'étais un peu triste de la voir comme ça, affalée sur le tapis, au milieu de la cuisine ! Alors, j'ai glissé un coussin sous sa tête avant de m'échapper ! Je suis un gentil, moi ! J'ai jamais voulu la tuer, Raymonde !

Le commissaire était loin de **faire les yeux de Chimène** à ce garçon, à peine plus âgé que son propre fils. Mais son empathie naturelle et sa qualité d'écoute avaient mis Rémy

en confiance, et les aveux fusaient.

— Et la deuxième vieille dame qui est morte pour cinquante euros, qu'elle t'a donnés sans rechigner d'ailleurs, pourquoi l'as-tu tuée ? Tu aurais pu la laisser en vie, non ? Qu'est-ce qui t'a pris ?

Rémy, hésitant, se passe la main dans les cheveux, et plonge un regard perdu dans ses baskets. Un peu honteux, il avoue :

— Je voulais savoir si j'étais capable de recommencer...

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout...Et pour Madame Valdi, la troisième, c'est pareil. Lui serrer le quiqui à fond, c'était comme si j'étais Hulk...J'étais fort, et personne n'était là pour me dire ce que je devais faire ou pas. Par contre, elle, quand elle s'est écroulée, sa tête a heurté la table de nuit, et une goutte de sang a giclé sur mes chaussures. Je l'ai essuyée avec mon doigt, j'ai goûté son sang...

Le commissaire a un haut le cœur. Il sort précipitamment de la salle d'interrogatoire se retenant de vomir, et avec l'envie **de faire passer à** ce gamin déjanté, **le goût** de nuire à nouveau.

Défi du jour 6 : écrire une nouvelle dans le genre policier au sens large du terme (enquête, thriller psychologique, social, noir, historique)

Les participants devront intégrer dans leur texte toutes les expressions suivantes :

1. se regarder en chien de faïence
2. avoir les yeux de Chimène pour quelqu'un
3. sentir le vent tourner
4. en toucher un mot à quelqu'un
5. faire passer le goût de quelque chose à quelqu'un

L'inspecteur se tenait tapi dans l'ombre. Il regardait le couple dîner dans ce restaurant du centre-ville, situé dans une petite ruelle pavée. La nuit était déjà tombée et la seule lumière présente était celle des lampes posées sur chaque table dans le restaurant et qui en illuminait la façade. Il attendait qu'ils sortent et se tenait prêt, la main sur son arme de service.

Depuis qu'il s'était épris de Magda, il ne pensait plus qu'à elle et en avait perdu l'appétit. C'était arrivé deux mois plus tôt, dans le bureau du commissariat, elle était entrée belle et séduisante. Sa prestance imposait le respect et en même temps, elle semblait si fragile. Il l'avait regardé parler au préposé à l'accueil et repartir presque aussitôt. Mais avant qu'elle ne se retourne vers la porte, leurs regards s'étaient croisés et il avait ressenti un trouble l'envahir. Un coup de foudre. Il en était persuadé, c'était réciproque. Il avait eu envie de se lever et de la retenir mais un de ses collègues s'adressa à lui au même instant pour lui toucher un mot sur un dossier en cours.

Il n'avait eu de cesse de chercher à la revoir et attendait avec fébrilité qu'elle réapparaisse au commissariat. Ce qu'elle fit deux jours plus tard. Son cœur battait la chamade et il chercha son regard qu'elle rendit aimablement, un sourire aux lèvres. Oui, il en était sûr, il avait ses chances. Il se leva pour lui proposer une chaise mais elle déclina et se rendit directement dans le bureau du commissaire.

Le commissaire était un gars fraîchement promu de la capitale. Il ne l'aimait pas. Il avait lui-même brigué le poste et était en bonne posture pour l'obtenir mais il sentit le vent tourner quand on lui proposa de reprendre une deuxième zone de patrouille sous sa responsabilité. Et puis ce type était arrivé. D'un tempérament entier et sanguin, il n'avait pas pu cacher son désaccord et sa frustration en lui exprimant son mépris. Depuis, dans toutes les réunions, ils se regardaient en chien de faïence et les collègues relayaient les informations de l'un vers l'autre.

Il maugréa intérieurement et reprit son travail distraitement, impatient de la voir sortir et curieux aussi de la raison de sa visite.

Sa déconvenue et son désespoir furent sans commune mesure lorsqu'il les vit sortir du bureau, bras dessus bras dessous. La femme de son coeur était la femme de ce nouveau commissaire. Il faillit tomber de sa chaise et manqua s'étouffer. Interrogatif, le couple s'arrêta et elle fit mine de vouloir lui porter secours mais le commissaire la tira vers la sortie. Elle regarda le pauvre inspecteur s'étouffer, bientôt secouru par un collègue qui l'aida à se remettre debout et lui apporta un verre d'eau.

Haletant, l'inspecteur l'avait regardée sortir du commissariat et n'eut plus qu'un seul objectif : la séduire et ensuite, se débarrasser de son rival.

La semaine suivante, elle se présenta à nouveau au commissariat et il saisit l'occasion pour lui parler. Il prétexta que le commissaire était en réunion importante pour lui proposer de lui faire visiter le commissariat et les annexes. Elle accepta volontiers, enchantée de voir où son mari travaillait et qui était ses collègues. Il se retrouva vite seule avec elle et la guida, heureux de lui raconter son métier. Il était passionné par le métier de policier depuis tout petit. Elle lui souriait et riait à ses blagues. Confiante, elle lui dit son prénom - Magda - et expliqua qu'elle se sentait un peu perdue dans cette ville de province, elle s'y sentait fort seule car Grégoire travaillait beaucoup et ses amies lui manquaient. Heureusement, elle était très occupée avec les préparatifs du mariage. A cette nouvelle, l'inspecteur sentit son coeur se gonfler d'espoir. Il proposa de la ramener chez elle plutôt que de rentrer en taxi en prétextant que c'était dans sa zone de patrouille. Elle accepta avec plaisir. Il la déposa devant chez elle. Il la vit hésiter mais, respectueuse des convenances, elle ne lui proposa pas d'entrer prendre un verre. Elle le remercia pour son temps et sa gentillesse et lui dit que Grégoire avait beaucoup de chance d'avoir quelqu'un comme lui dans son équipe. Il comprit qu'il lui faudrait lui faire passer le goût pour son Grégoire et lui montrer quel homme il était vraiment.

Il repassa régulièrement la voir pendant ses heures de service. Elle le laissa rentrer une fois ou deux. Elle lui demandait son avis sur ce qu'elle devait faire pour les préparatifs du mariage, les couleurs, le choix du menu. Mais il se rendit compte avec désespoir qu'elle avait les yeux de Chimène pour son fiancé. Grégoire par-ci, Grégoire par-là. Il n'en pouvait plus, pensait à elle nuit et jour et détestait de plus en plus son chef. Il élaborait mille scénarios dans sa tête pour évincer son rival.

La détonation retentit dans tout le quartier. On entendit un corps s'effondrer sur le sol, suivi d'un cri de femme horrifiée, un autre bruit sourd. Des pas qui s'éloignent, une porte qui s'ouvre.

— Appelez une ambulance ! Monsieur le commissaire, ça va aller, tenez-bon ! Madame ! Madame ? Mince, elle a aussi été touchée. C'est pas bon ça.

Laurence Legrand

www.laurence-legrand-auteur.com

Calendrier de l'avent de l'écriture ; Défi N°6

Une fausse note !

Le ciel était bas, l'horizon lointain, le brouillard était tombé progressivement isolant la maison de toute vue, étouffant tous les bruits avoisinants. A contrario dans la douce chaleur du salon, où la cheminée crépitait tranquillement, l'ambiance était plus au cocooning qu'à tout forme d'extravagance.

Ils.elles étaient posément installés en devisant de concert ou en somnolant. C'est à ce moment que Rock eu envie de se mettre au piano, l'histoire de redonner un peu de vie à cette aimable assemblée. Entament l'un des ses plus belles partitions, un classique revisité, une transposition pour plaire à tout le monde.

Quelle ne fut pas la surprise du groupe lorsqu'une fausse note se fit entendre. Pour être plus exacte, qui ne se fit PAS entendre. Le « la » n'était plus là.

N'y croyant pas Rock repris touche par touche toute la gamme des notes, sans résultat. La surprise fit place à l'incompréhension.

Reprenant son souffle Rock tenta à nouveau méthodiquement de faire tinter le « la », sans plus de succès. L'incompréhension fit alors place à la sidération, tout cela sous l'œil dédaigneux et le regard narquois d'Aria. Ça c'était plus prévisible que la disparition d'une note, ces deux là se regardaient en chien de faïence en permanence. Rock recommença ses investigations, faisant le tour du piano, cherchant au sol tout indice qui lui aurait permis de ... Mais rien, rien du tout.

On ne sait pourquoi, Octave voulu se distinguer en lançant « le "la", il est peut être passé par là, il repassera peut être par ici ? » tout en désignant les quatre coins de la pièce. Son propos se solda sans aucune réaction, sauf peut être une moue ou deux. Lui qui avait des yeux de Chimène pour Samba cela ressemblait plus à un flop qu'à une séduction réussie.

Le temps passait, la nuit s'assombrissait sans l'once d'une mélodie. La pénombre arrangeait bien tout le monde, sauf Rock toujours en recherche. Il n'aurait pas apprécié voir leurs têtes sarcastiques et leurs sourires ironiques. Dans son état de contrariété et d'énerverment il leur aurait vite fait passer le goût de se rire de ses mésaventures.

Cela dit, il n'y a pas que la nuit qui s'assombrissait, l'ambiance tournait au mélodrame, plutôt au drame puisqu'il n'y avait plus de « la » pour jouer une partition. Rock se trouvait bien seul, il en aurait bien touché un mot à son accordeur mais à cet heure ci il eu été indécent de le déranger ? De plus Rock avait une totale confiance en ses talents de professionnels.

Tout le monde s'amusait un peut de voir Rock ausculter son piano sous toutes les coutures, se gratter la tête, dire tout haut « je ne comprends pas ... », jouer la gamme une nouvelle fois, faire les cents pas puis demander aux uns et aux autres si il n'avait pas ... Il bougonnait tellement que la fin de ses phrases en devenait incompréhensibles. La tension montait inexorablement. Si tout le monde s'amusait un peut de la situation, Il y en avait un qui n'en menait pas large, pas large du tout.

Même en se faisant tout petit dans son coin, il sentait bien que le vent tournait, et qu'à un moment il tournerait à son détriment. Qu'à un moment Rock allait lui poser la question fatidique et que là ! Ho la la ! Cela ne se passerait pas bien, pas bien du tout. Il se rendait bien compte, maintenant, qu'en ayant subtilisé le feutre du marteau de la corde du « la » pour en faire le fauteuil de sa maquette de voiture de course cela ne passerait pas inaperçu !

Profitant d'une légère accalmie dans la tempétoosité régnante Diva pris son courage à deux mains, choisi son air le plus naturel possible. S'approchant tranquillement de Rock il lui dit de son air un peu timide « regarde Rock ce que je viens de trouver ? ». Rock saisit le petit coussinet de feutre avec les précautions et le regard brillant que l'on ne réserve d'ordinaire qu'aux œuvres les plus majestueuses.

L'histoire ne dit pas si Rock a cru au propos de Diva. En tout cas, aussitôt le marteau reconstitué Rock s'élança avec une telle virtuosité et un tel enthousiasme dans sa transposition de la Symphonie no 7 en la majeur, de Ludwig van Beethoven, que les murs de la maison en vibrent encore.

Laurent Baudinot

L'Ankou

Ce matin là, je savais que le lever serait difficile et je n'étais pas déçu, encore que j'aurais bien aimé l'être. 8 heures sonnaient ! Pour la réunion de 8h30, inutile de se presser, même si je zappais le petit déjeuner je serais en retard pour la réunion de bureau. Je me demandais même s'il ne valait pas mieux se faire porter pâle et pâle je l'étais, putain de mal de tête ! J'avais vraiment merdé la veille pourtant la soirée s'annonçait belle. Ce connard de Gérard était vert de rage quand il m'a vu partir avec Françoise la jeune stagiaire. Qu'est ce qu'il croit ce vieux libidineux avec sa drague à l'ancienne. Dès qu'une nouvelle arrive il ne peut s'empêcher d'avoir les yeux de Chimène pour lui servir de guide servile, ce qui m'a donné l'idée de l'appeler le Cid. J'aime bien en rajouter, en passant à côté de lui avant de partir, je me suis penché à son oreille pour lui murmurer :

« Alors Nanard, qui va encore dormir sur la béquille ce soir ? »

Cela n'a pas amélioré nos rapports déjà qu'il me regardait en chien de faïence, mais s'il venait à savoir me dis-je comment s'était passé la soirée sûr, il se foutait bien de ma gueule. J'avais voulu la jouer classe du moins au départ mais quelle idée aussi d'emmener cette nana dans ce resto où je suis trop connu ! Quel con ce serveur avait-il besoin de me dire avec un sourire narquois :

« Comme d'habitude Philippe ? »

Je croyais avoir rattrapé le coup mais en la raccompagnant chez elle, quand je lui est demandé si on ne pouvait pas prendre un dernier verre, elle m'a répondu qu'elle préférait le prendre seule. Je n'allais quand même pas sortir la béquille pour bloquer sa porte alors nous nous sommes quittés avec un petit bisou, sur la joue.

Dépité, j'ai fini la soirée au bar de l'Univers pour retrouver quelques potes mais aussi pour enfileur quelques pots. Je ne me souvenais plus de grand-chose de la soirée sauf que les potes étaient certainement moins nombreux que les pots. Soudainement il me revint le souvenir d'une réflexion d'un client sur l'affaire qui nous occupe tous en ce moment et qui commence véritablement à angoisser la population. Oui en entendant les propos du pilier de bar m'était venue une idée oui, mais laquelle ? Cela allait peut-être me revenir mais elle s'était évaporée dans les vapeurs de l'alcool, pourtant j'en étais certain, j'avais trouvé cela important sur l'instant.

Depuis plusieurs semaines, cela faisait les gros titres de la presse régionale. A cinq reprises déjà la mort d'une personne âgée était annoncée avant qu'elle ne soit constatée. On se perdait en conjectures. Il s'agissait de personnes âgées vivant seules ayant certes des problèmes de santé mais qui ne justifiaient pas une mort soudaine. Et puis surtout qui informe la presse ? L'enquête a prouvé que nul ne s'est introduit au domicile des victimes, des victimes oui car on ne peut qu'en déduire qu'il s'agit de meurtres. Comment procède celui que la presse a nommé « L'Ankou ». Ce nom est une figure majeure de la mythologie de notre belle Bretagne. S'il ne représente pas véritablement la mort il est son serviteur : son rôle est de collecter les âmes des défunts. De là à faire ressurgir de vieilles légendes ...

Le téléphone se mit à sonner :

- Philippe, qu'est-ce que tu fous ?
- Oui j'arrive
- Tu as lu la presse de ce matin ?
- Non, quoi y'a du nouveau ?
- Oui, rapplique fissa, on a une nouvelle visite à faire

Mon mal de tête venait subitement de disparaître, je savais déjà ce qu'il allait se passer. L'ange de la mort venait encore de faire une annonce. Comme avant sans doute, il ne donnerait pas d'adresse précise mais simplement un prénom, une date de naissance. Puis à 10 heures précises, un message vocal arrivera au commissariat pour communiquer l'adresse de la nouvelle victime. Et quelques minutes suivantes, les journalistes auront la même information. Il ne faudrait alors pas perdre de temps pour arriver avant une meute de plus en plus nombreuses de reporters de tous poils.

Il était 9h30, pas de temps à perdre, je fonçais au commissariat. Au premier feu rouge, je découvris l'affiche du jour de Presse Océan.

« L'ANKOU VIENT DE COLLECTER L'ÂME DE DENISE NÉE LE 5 DÉCEMBRE 1945 »

A la lecture de cette date du 5 décembre, me revint des brides de la soirée de la veille, ce n'était pas un quidam ordinaire qui m'avait parlé de ces morts mais mon ami Christian. Si on avait bu autant c'est aussi parce que il arrosait son anniversaire. Arrivé sur le parking je l'appelai, il décrocha aussitôt :

- Philippe, tu m'appelles parce que t'es en manque d'aspirine ?
- Non, dis donc tu m'as bien parlé des morts suspectes hier ?
- Oui, enfin non pas exactement. La mort de tous ces pauvres vieux ont commencé à m'inquiéter alors j'ai mis en place le dispositif d'urgence téléassistance pour ma grand-mère.
- C'est quoi ce truc ?
- C'est un service qui permet de mettre en contact une personne âgée avec un téléopérateur en cas de problème à domicile, 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. La personne contacte un téléopérateur en appuyant sur un médaillon ou une montre qu'elle porte en permanence.
- Ah oui, c'est pas mal ce truc et tu l'as fait quand ?
- Ça fait bien une semaine. Mamie Denise ne voulait pas, elle m'a dit qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir cela. Je ne lui est pas laissé le choix, je lui est dit que ce serait son cadeau d'anniversaire en avance. Figure toi qu'elle est née le même jour que moi ! D'ailleurs il va falloir que je la rappelle, c'est bizarre, elle qui se lève tôt ne m'a pas répondu tout à l'heure.
- Tu en as en touché un mot à quelqu'un de ce truc ?
- Non ça se fait par internet, j'ai reçu un boîtier que j'ai installé moi-même. J'ai effectué les tests puis ai expliqué à mamie. C'est très facile et simple à comprendre.

Je sentis le vent tourner soudainement et un malaise étrange m'envahir. Il n'était pas loin de 10 heures, le message n'allait pas tarder à arriver. Bernard et Françoise étaient en grande conversation, lui assis le cul sur mon bureau. Il ne me laissa pas le temps de dire quelque chose :

- alors mon cher Philippe il est grand temps de te faire passer le goût de de te foutre de la gueule du monde. Ta béquille a tenu le coup cette nuit ?

Je n'eus pas le temps de répliquer, 10 heures sonnaient en même temps que le téléphone, un message :

« Denise Bélec, 10 avenue de l'Armorique »

Putain, Bélec, le même nom que Christian !

A peine 15 minutes pour arriver au 10 de l'avenue Armorique. Sur le panneau des boîtes à lettres nous repérons facilement le nom indiqué au 1^{er} étage. La sirène du SAMU que nous avons appelé arrivait déjà devant le porche. Bélier en main, nous défonçons la porte et entrons dans l'appartement pour découvrir le cadavre déjà bien froid de la grand-mère de Christian. Je repérai aussitôt le fameux boîtier dont m'avait parlé mon ami.

Tout me parut clair à cet instant. Nous avons déjà remarqué que tous les décès étaient intervenus en tout début de soirée, ce qui donnait le temps à ce fameux Ankou de donner l'information à la presse avant le départ des rotatives.

L'enquête aboutit rapidement. Il fut facile de constater que la dernière victime avait bien appelé l'opérateur. Devant les symptômes décrits celui-ci avait compris que la situation était grave et il n'a rien fait ! Il fut d'autant plus facile de confondre cet ange de la mort que pour chaque victime, c'était lui l'opérateur de service. Les perquisitions à son domicile ont permis de constater que c'était un passionné des légendes bretonnes.

La presse avait bien cerné le personnage.

Michel Cousin

Défi-jour 6

Elle commençait à s'inquiéter, la nuit allait tomber. Elle alla donc en toucher un mot à son voisin qui pourrait sans aucun doute lui porter conseil. Jérôme venait tout juste de prendre sa retraite après un long et loyal service pour l'armée canadienne. La présence de son amie célibataire qui, il ne le savait que trop bien, avait les yeux de Chimène pour lui, l'importunait quelque peu. Un regard en chien de faïence accueillit la dame, ce qui lui fit presque passer l'envie de rester.

Le vieil homme s'écarta à contre cœur de l'embrasure de la porte. Mlle. Marianne lui raconta absolument tout sans qu'il écoute réellement. Des années maintenant que ces hommes malsains la dépossédaient de ses biens les plus précieux et aujourd'hui, elle en était certaine, ils lui avaient pris son Gabriel, son petit ange qu'elle avait juré de protéger. Mais bientôt le vent allait tourner...

Ariane